

Les batailles judiciaires ont joué un rôle déterminant dans l'interdiction de l'amiante. Derrière chacune de ces batailles, il y a une communauté humaine. En Italie, la ville de Casale Monferrato avec plus de 3000 morts symbolise le combat collectif contre l'amiante et la ténacité dans une longue suite de procès contre les dirigeants de la société multinationale Eternit.

Angelo Ferracuti
Écrivain

Voyage à Casale: la ville de l'amiante au Piémont

↳ **Giuliana Busto**,
la présidente de
l'Association des
familles des victimes
de l'amiante.
Photo: © Angelo
Ferracuti



En ce début d'après-midi ensoleillé de la fin du mois d'août, la ville de Casale Monferato est toujours déserte, les volets des magasins sont fermés, si bien que, loin d'être, comme je l'avais imaginé, une ville ouvrière à l'aspect peu engageant, Casale a pris l'apparence sobre et caractéristique de la cité ducale, avec ses palais, entourée des collines verdoyantes que Cesare Pavese aimait tant et qu'il a décrites dans son roman *La lune et les feux*.

J'avais trouvé à me loger dans un petit appartement au rez-de-chaussée d'une demeure historique très tranquille, mais à peine arrivé, le temps de déposer mes bagages et de découvrir les lieux, la curiosité me pousse aussitôt à emprunter la Via Roma, sous l'ombre des arcades où les vitrines des

↳ Bruno Pesce
et Giuliana Busto.
Photo: © Angelo
Ferracuti



magasins alternent avec des bars à l'ancienne. J'ai suivi la rue jusqu'à la Piazza Mazzini avec, en son centre, la statue équestre du roi Charles Albert et, à l'arrière-plan, la magnifique cathédrale Sant'Evasio, de style roman lombard. En 1907, alors qu'à Prague, Franz Kafka s'associait à son beau-frère pour créer la société de production d'amiante Hermann & Co., pas très loin de ce centre historique et de ce petit monde aux allures d'autrefois, et du calme de la ville de la Renaissance, la multinationale Eternit a fait construire la plus grande usine d'amiantement d'Europe, avec ses 94 000 mètres carrés de surface de production et la présence constante de 2500 salariés travaillant

sans protection, à mains nues, dans un environnement humide et poussiéreux, et a ainsi bouleversé à jamais le destin des 35 000 habitants de la ville. Les rares travailleurs survivants racontent que les lieux, même à l'extérieur, étaient gris, et que les rues, la nature, les arbres étaient tout blancs, comme recouverts de neige, à tel point que très vite, on se mit à appeler Casale la ville blanche. La poussière pénétrait dans les maisons et dans les machines à laver avec les tenues sales des ouvriers, elle se retrouvait dans les greniers, dans les cours des édifices publics, dans les allées du cimetière, dans les toitures de nombreuses maisons, même à la campagne et dans les villages environnants.

La poussière pénètre dans les maisons et dans les machines à laver avec les tenues sales des ouvriers.

Elle était transportée par les camions de la gare à l'usine, même l'église de Ronzone avait une toiture en Eternit, et, quand le vent se levait et soufflait en empruntant des voies mystérieuses et traîtresses, "la poussière", comme on l'appelait dans le langage populaire, arrivait même jusqu'à l'endroit où je marche à présent.

Une usine paternaliste

Giuliana Busto, la présidente de l'Association des familles des victimes de l'amiante (*Associazione familiari vittime Amianto* ou AfeVA), une femme de petite taille, au regard très lumineux et expressif, que je rejoins peu de temps après dans un immeuble du Viale Montebello, dans le salon d'une maison pleine de livres et de tableaux colorés, se souvient bien de cette époque. "Il y a trente-cinq ans, nous ne savions rien; au début, nous ne nous sommes pas rendu compte." Mais lorsque son frère Piercarlo, un employé de banque qui n'avait jamais mis les pieds chez Eternit, est mort à l'âge de 33 ans, en laissant une petite fille de deux ans, pour la première fois l'annonce de décès a indiqué qu'il était mort à cause de l'amiante. "Notre réaction a été de le rendre public", explique-t-elle avec douceur et dignité. "Si vous ne le saviez pas, à présent nous vous le disons, pour que la ville en prenne enfin conscience, nous voulons un monde meilleur pour votre fille — voilà ce qui était écrit, et cela a fait beaucoup de bruit." Nous sommes assis à la terrasse et Giuliana parle doucement, sans emphase ni colère. "Ma nièce ne se souvient même pas de son père. Au début, nous avons mis des agrandissements de photos dans sa chambre, mais elle ne le connaît que par les récits d'autres personnes." À propos de son frère, elle dit: "Il

aurait pu avoir d'autres enfants, mais sa vie a été brisée, tout un projet de vie qui ne s'est pas réalisé. Il est mort en cinq mois, cinq mois qui l'ont fait passer de la pratique sportive de la course à pied à une immobilité totale. Après le diagnostic, un autre s'est suicidé, murmure-t-elle en baissant la voix, il est allé à la cave et s'est tiré une balle." Les relations avec la ville n'ont jamais été faciles, les Suisses étaient profondément enracinés, et l'usine, surnommée "la Fiat du Monferrat", avec ses pratiques paternalistes, a fidélisé la population de génération en génération. Il y avait la colonie pour les enfants, les activités de loisirs, les cures thermales, le litre d'huile offert chaque mois. "Quand nous sommes allés au syndicat pour recueillir des signatures, les gens nous ont dit : *Pourquoi faites-vous cela ?* Ils avaient peur, ils venaient de la campagne, ils ne voulaient pas cracher dans l'assiette où ils mangeaient... C'était le baiser de la mort", dit-elle avec indignation. Le soir, je me rends dans les anciens entrepôts de la Piazza d'Armi, où étaient stockés tous les produits manufacturés. L'usine a été complètement assainie en 2016, on m'a dit qu'aujourd'hui il y a un parc avec au centre la "Pépinière Eternit" de l'artiste Gea Casolaro, et ses arbres aux mouchoirs.

Un des rares survivants

Bruno Pesce, le secrétaire historique de la Chambre du travail, un homme de haute taille, à lunettes, intarissable et lucide, m'a accompagné le lendemain à l'endroit où se trouvait l'usine en compagnie de l'ouvrier Pietro Condello, l'un des rares survivants. Il reste quelques pavillons, dont celui qui abritait les bureaux de la direction, à l'entrée, avec les vitres brisées, les murs écaillés. L'emplacement où s'élevait le bâtiment central de l'usine est aujourd'hui remplacé par un terrain de jeux, et l'on est frappé par le contraste entre les abords, qui évoquent le siècle dernier, et l'intérieur, un non-lieu, un de ces parcs que l'on pourrait trouver dans la banlieue de Milan, à Berlin voire à Hong Kong, avec les mêmes toboggans, les mêmes bancs et la même pelouse. La grille d'entrée historique par laquelle les ouvriers entraient dans l'usine a même mystérieusement disparu. "Le corps central de l'usine était situé à l'endroit où se trouve aujourd'hui le parc, explique le vieux militant syndical. C'est là qu'on fabriquait les dalles, les toitures ondulées, les tuyaux. Aux alentours de l'usine se trouvaient des cimenteries : dans les collines environnantes, on extrayait de la marne, de la chaux vive, "une des meilleures du monde", selon Pesce, extraite dans les mines, et puis nous sommes proches

Les ouvriers mouraient tous très jeunes, 52, 54, 56 ans, sans même avoir atteint l'âge de la retraite.

du Pô, l'eau ne manque pas." Sur la droite, un pavillon jaune est toujours là, celui où travaillaient les femmes et où elles fabriquaient des joints et des tuyaux pour le secteur de la construction. "Ils ont abandonné l'usine avec des tonnes d'amiante à l'intérieur, avec des fenêtres aux vitres brisées, l'amiante a été exposé à tous les vents, des tonnes d'amiante à découvert !" Cette sensibilisation à la problématique de l'amiante, pour celui qui était orfèvre à Valenza avant d'être syndicaliste, vient peut-être du fait qu'il est depuis toujours actif au sein du mouvement écologiste Legambiente, et aussi de l'histoire de son père. "Il travaillait à la centrale au gaz, il était chauffeur, un sale boulot, exposé à la chaleur et à une fumée infernale, il sortait de l'atelier transpirant et décomposé, dit-il, complètement noir. Ils sont tous morts d'une affection respiratoire, lui est mort à 68 ans."

Pietro Condello, l'ouvrier venu de Messine, en Sicile, à la recherche d'un travail, les cheveux blancs coupés court, un visage ridé et une paire d'yeux très bleus, est entré dans l'usine en 1976, pour la quitter à sa fermeture en 1989. Il porte toujours la tenue bleue avec l'inscription Eternit en jaune, une tenue qu'il a arborée lors des 66 audiences du procès. Il s'exprime dans un dialecte pittoresque, sur un rythme très rapide. Il travaillait dans le département des matières premières, où seuls deux des trente ouvriers ont survécu, "il y avait de l'amiante bleu en vrac, dit-il, j'étais porteur, je prenais les sacs, je les coupais avec le couteau et je les mettais sur les trémies". Il a un taux d'asbestose de 73 %, de la poussière dans les poumons. "Je suis à bout de souffle, dit-il encore, parfois je dois recourir à la bouteille d'oxygène, et la nuit je dors avec des oreillers dans le dos, sinon j'ai l'impression d'étouffer." Il explique que l'usine n'avait pas de système de ventilation, les

ouvriers nettoyaient le sol avec des balais. "Ils nous donnaient des masques légers, mais au bout d'une demi-heure, il fallait les jeter parce qu'ils étaient pleins de poussière, l'usine était totalement envahie par la poussière, dit-il encore. Ma femme lavait les combinaisons de travail, elle en est morte." Ceux qui essayaient de protester étaient envoyés au "Kremlin", une sorte d'atelier pour les fortes têtes, où les horaires étaient particulièrement pénibles et le travail harassant. L'entreprise accordait une "prime de poussière" aux plus exposés, soit 20 000 liras de plus dans l'enveloppe de paie.

Un autre ouvrier, Italo Ferrero, que j'ai rencontré dans le quartier ouvrier d'Oltreponte, a récemment appris qu'il souffrait d'asbestose. C'était au Brésil, où il avait été envoyé en 1949 avec d'autres pour créer l'usine Eternit. Il m'a montré des photos encadrées de ses proches sur une étagère dans la salle à manger ; il disait à chaque fois "mon beau-frère Giorgio, mésothéliome !", "ma belle-mère", une femme aux cheveux argentés, "mésothéliome !", "ma soeur, cancer du péritoine, à cause de l'amiante".

Le premier à s'en apercevoir fut Nicola Pondrano, "un blanc-bec de vingt-quatre ans", qui venait de l'entreprise Montefibre de Vercelli, et qui était arrivé à Casale en 1975. Lorsque je l'ai rencontré, il m'avait parlé de l'usine comme d'un "lieu effrayant, une usine vétuste, pleine d'humidité et de poussière, où l'on pouvait lire l'épuisement sur les visages des ouvriers". En lisant les annonces de décès affichées sur la colonne de marbre à l'entrée, il avait remarqué que les ouvriers mouraient tous très jeunes, 52, 54, 56 ans, sans même avoir atteint l'âge de la retraite.

"Je n'étais pas conditionné par le contexte social, environnemental, explique-t-il, je n'avais pas d'enfants à élever, mais quand j'ai dit qu'il y avait un problème, c'est moi

1. En Italie, les chambres du travail sont apparues à la fin du XIXe siècle à l'initiative du mouvement ouvrier socialiste. Après leur interdiction pendant la période fasciste, elles ont été rétablies et restent jusqu'à nos jours la structure territoriale interprofessionnelle de la principale confédération syndicale, la CGIL (Confédération générale des travailleurs italiens).





📍 **L'ouvrier Pietro Condello devant les bureaux de l'ancienne usine Eternit à Casale Monferrato.**
Photo: © Angelo Ferracuti

qui suis devenu le problème." Du coup, il n'a jamais travaillé en tant que chimiste, alors que c'était sa formation. Puis un jour, alors qu'il avait été placé en chômage technique, il a commencé à sillonner l'usine, faisant le tour des locaux, jusqu'à ce qu'il arrive là où l'on travaillait l'amiante et qu'il voie un vieil ouvrier assis sur un sac, en train de manger un sandwich. Quand il l'a vu, le type lui a dit en dialecte: "Qu'est-ce que tu fiches ici, tu es venu mourir toi aussi?" Nicola est devenu le porte-parole du comité d'entreprise. Avec Pesce, il a ensuite créé un groupe au sein du syndicat qui animait la négociation de conventions collectives territoriales. C'est de là qu'est né en 1990 le Comité pour les luttes sur l'amiante (*Comitato Vertenza Amianto*). Puis les demandes d'indemnisation ont commencé, et ensuite les procès, auxquels ont participé des délégations venues de France, du Brésil et de Suisse. Mais l'histoire emblématique de Casale Monferrato a également été suivie aux États-Unis, au Japon, en Grèce, en Angleterre, en Espagne, partout où il existe des mouvements qui demandent justice pour les victimes de ce minéral meurtrier qui tue 200 000 personnes chaque année dans le monde.

Bruno Pesce, en revenant à la voiture, qualifie d'"exceptionnel", le premier procès qui, le 13 février 2012, a condamné à 16 ans de prison les propriétaires Stephan Schmidheiny et Louis de Cartier de Marchienne, pour avoir causé délibérément une catastrophe environnementale. Le verdict portait aussi sur une série de demandes d'indemnisation: "Des travailleurs, des centaines de morts parmi les citoyens, mais aussi des cas particuliers, la reconnaissance des dommages causés par la peur ou le risque, pour ceux qui ont vécu dans l'angoisse de pouvoir contracter la maladie." Le jugement a été confirmé le 3 juin 2013 et la peine a été portée à dix-huit ans. Finalement, en 2014, la Cour de cassation a prescrit le délit... En effet, en vertu d'une disposition du Code pénal datant des années 1930, la prescription commence à courir à partir du moment où les travaux qui ont causé les dommages ont cessé, et cela malgré les

décès ultérieurs, qui sont en augmentation et dont la courbe n'a pas encore atteint son sommet. "J'ai pleuré de déception ce jour-là", me dit Bruno tout en conduisant. "Donc, lorsque le crime est un crime d'entreprise, l'objectif de l'organe suprême de notre justice est de protéger au maximum les personnes inculpées, dit-il sévèrement, et cela malgré les nombreux morts. La protection du capital, son inviolabilité, sont respectées de manière absolue... et c'est pour cela que nos morts n'auront pas obtenu justice." Et il ajoute encore: "De quelle prescription peut-on parler alors qu'une autre victime est encore décédée hier?" Mais le 12 mai 2015, un nouveau procès, le procès Eternit Bis, s'est ouvert à Turin, au sujet des décès survenus dans les différents sièges de la multinationale, et il reprendra à Novare le 27 novembre 2020.



HesaMag+

Cet article est disponible en version originale italienne sur notre site www.etui.org

⤵ **Nicola Ponderano, ancien travailleur d'Eternit et syndicaliste à la CGIL.** Photo: © Angelo Ferracuti



Les travailleurs comme sources de connaissances

Le matin qui précède mon départ, je rencontre, à deux pas de mon logement, Daniela Degiovanni au siège de l'association Vitas, qui s'occupe de la mort des autres, à la maison et dans les hospices. C'est une femme blonde aux manières aimables et au regard doux, dont les paroles sont empreintes d'émotion et de délicatesse. En 1975, toute jeune, elle a décroché son diplôme de médecine et est allée travailler à la CGIL (Confédération générale italienne du travail): "J'aurais dû rendre visite aux travailleurs qui étaient atteints de maladies professionnelles, presque tous travaillaient chez Eternit, mais à cette époque, je ne savais rien: ce sont les travailleurs qui ont été ma véritable source de connaissances." Elle conserve un souvenir très fort des personnes visitées à la clinique, jeunes et moins jeunes: "Elles étaient toutes unies par un mal-être commun, à court de respiration simplement pour avoir monté les escaliers, et toutes marquées par une souffrance existentielle, par l'inquiétude, par l'angoisse. Elles parlaient de leur mal comme Albino Saluggia, le héros du roman *Pauvre Albino* de Paolo Volponi. *Vous ne pouvez pas comprendre ce qui se passe là-dedans, parfois nous ne parvenons même pas à distinguer le camarade d'à côté à cause de cette mer de poussière*, me disaient-elles. J'ai commencé à connaître les travailleurs non seulement comme des malades, poursuit-elle, assise de l'autre côté du bureau alors que je suis en train de prendre des notes, mais comme des personnes à part entière: telle femme mariée, qui a un petit enfant et qui a peur de

Un nouveau procès Eternit Bis s'est ouvert à Turin au sujet des décès survenus dans les différents sièges de la multinationale et il reprendra à Novare le 27 novembre 2020.



droit était voilé. On lui a injecté un sac de liquide, et la biopsie a révélé qu'il s'agissait d'un mésothéliome. "Cela fait un an que j'ai appris que j'étais malade", me dit bravement cette femme souriante aux cheveux blonds et au visage fin. "L'oncologue, en voyant le scanner, m'a dit que j'étais malade depuis au moins trente ans; à Casale, nous vivons tous avec cette épée de Damoclès au-dessus de la tête, nous savons tous que cela peut arriver n'importe quand." Elle m'a avoué que les gens la considéraient comme une sorte de "mort-vivant": "J'ai subi un cycle de chimiothérapie très éprouvant, une thérapie expérimentale, mais j'ai dû abandonner parce que je me suis évanouie." Elle ressent tellement de colère et de peur en elle, ce qui ne l'empêche pas d'évoquer, sur un ton sarcastique, Stephan Schmidheiny, le patron d'Eternit: "Imaginez-vous qu'il a dû s'adonner longuement à la méditation pour se défendre de la persécution des procès!" Puis elle s'exclame "maudit", avec une grimace amère, en serrant les poings, avant de me regarder ensuite fièrement, droit dans les yeux. ●

↗ Daniela Degiovanni, oncologue et protagoniste des luttes contre l'amiante. Photo: © Angelo Ferracuti

mourir et ne dort pas la nuit, telle autre dont le frère est mort en ayant de l'eau dans les poumons, comme le disent les gens." Ce qui la motive alors, ce n'est plus seulement une passion politique, mais ce qu'elle qualifie de "partage d'une souffrance humaine, qui touche non seulement les travailleurs mais aussi tous les membres de la famille. Je crois que j'ai vu les différentes générations et des familles entières anéanties par la maladie". Elle se souvient par cœur des premiers diagnostics de mésothéliome pleural, qui ont servi pour les demandes d'indemnisation, celles de femmes, d'hommes, de son amie Luisa, morte après son père et un frère, "une très belle femme, dit-elle, débordante de joie de vivre, qui habitait près de la gare. Enfant, elle allait jouer là où arrivaient les trains chargés de sacs de crocidolite, l'amiante bleu, en provenance de Russie et d'Afrique du Sud, et elle est morte d'un mésothéliome". Elle ne peut pas oublier la souffrance, et

surtout "la souffrance causée par la peur de mourir". Les patients atteints de mésothéliome endurent des douleurs atroces. "Leur corps est déformé par les réactions antalgiques, explique Daniela Degiovanni, ils ont tellement mal que pour supporter la douleur, ils ont tendance à adopter des positions susceptibles de l'atténuer, on les voit alors marcher courbés, tordus..."

Aujourd'hui, les plus jeunes continuent de mourir, ceux qui étaient enfants au moment de la fermeture de l'usine il y a trente ans, comme Daniela Zanier. Je repense à elle tout en marchant rapidement dans la rue Bistolfi, en direction de la gare. Je l'ai vue hier au siège de l'AFéVA, nous nous sommes assis côte à côte dans le petit bureau où sont conservés tous les dossiers des quelque 3000 personnes qui sont tombées malades et puis qui sont mortes. À la suite d'une bronchopneumonie, elle a passé des radiographies pour découvrir que son poumon



POUR EN SAVOIR PLUS

Giampiero Rossi (2012) *Eternit, la fibre tueuse. Le combat pour la justice de Casale, ville martyre de l'amiante*, La découverte, Paris.

Maria Roselli (2014) *The asbestos lie. The past and present of an industrial catastrophe*, ETUI, Bruxelles. Disponible sur le site de l'ETUI: www.etui.org

Benjamin Lysaniuk, Maria Fernanda Cely-Garcia et Juan Pablo Ramos Bonilla (2019) *Sibaté, l'empoisonnement à l'amiante d'une municipalité colombienne*, HesaMag, n° 20, p. 52. Disponible sur le site de l'ETUI: www.etui.org